L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Numéro 104. Vingt et unième année.

NOUVELLE-ORLÉANS.

SAMEDI MATIN, 29 MAI.

FEUILLETON.

LES FAUX MONNAYEURS AU XIXe SIECLE.

ROMAN PAR CAMILLE BIAS.

DEUXIEME PARTIE.

LE COFFRET.

XIII—Suite.

—D'où vous l'avez tiré.

—Sans me douter que c'était un ancien camarade.

—Votre action n'en est que plus louable.

Gaspard eut un mouvement qui pouvait se traduire ainsi:

—Croyez-en ce que vous voudrez, ça m'est bien égal.

—Je vous le répète, j'ai bon espoir qu'elle sera récompensée, dit M. Samson.

Il ajouta:

—Alors, vous ne pouvez rien dire de plus, sur la tentative d'assassinat dont Bendrache a été victime?

—Absolument rien. Mais s'il en revient, il parlera; car il est impossible qu'il ne connaisse pas celui avec qui il était.

—Oui, mais s'il n'en revient pas?

—Ah! fit Gaspard, en accentuant son exclamation par un geste d'impuissance.

Puis il dit:

—Vous n'avez plus besoin de moi, je suppose. Alors, laissez-moi filer.

—Si par hasard j'ai besoin de vous, où vous trouverai-je?

—Où qui est malin, par exemple, si j'avais un domicile, je n'aurais pas le bénéfice de vous indiquer.

—Vous me soupçonnez toujours.

—Franchement, oui. Vous avez eu, parce que vous avez changé d'arrondissement, que les gens du quartier Saint-Denis ne vous reconnaissent plus. Eh bien, vous vous êtes mis le doigt dans l'œil. Bendrache ne sera pas plus avec moi que moi, probable le lui dire si, mais vous vous le dirai pas, et cela quoi sera bien clair qu'il ne bénéficiera pas de vie à trèves, vous le forcerez immanquablement à l'hôpital, et l'on dira que vous pouvez répondre de lui.

—Vous êtes bien renseigné, dit en souriant M. Samson, et les choses, en effet, se passent souvent ainsi. Il est même probable que Bendrache, soupçonné, eût été conduit immédiatement à l'hôpital, dans les conditions que vous dites; mais il ne l'est pas.

—Connu! murmura de nouveau Gaspard.

L'ex commissaire jugea prudent de ne pas exciter davantage les méfiances du malfaiteur, et le laissa aller en se demandant:

—Que peut-il savoir sur le poignard?

XIV

OÙ M. DE BAURAIN DONNE UNE RAISON NATURELLE DE LA MOINS NATURELLE DE SES ACTIONS.

Pendant que ces événements inouïs se passaient à Paris, où de graves et doutes recherches questions se discutaient en haut lieu, un fait bizarre, que plusieurs journaux américains rapportèrent, occupait un instant les habitants de Chicago, cette ville qui, comme de raison, qui devait périr d'une façon si tragique quelque temps après. Le premier bureau télégraphique émit un grand doute; un négociant, venu pour écrire une dépêche, était resté plus de dix employés cherchant si profondément qu'on avait dû finalement les noyer pour les ramener au sentiment. Mais du reste, n'était dérangé dans les bureaux, la caisse, restée intacte, montrait complaisamment sa clef sur la serrure. Il n'y avait en aucun feu qui pût faire supposer des méprises, plus ou moins complètes. Les derniers mots tracés sur le cadran étaient les mêmes qu'avant le sommeil des malheureuses victimes, les uns disaient d'ex orient, les autres d'une plaisanterie. Tous affirmèrent le fait quand ils furent réveillés.

Alors, il fallait voir les colères, entendre les malédictions, les moqueries des employés mystifiés et des commerçants, dans les affaires desquels l'incident apportait un retard. Cela ne fut pas long cependant. L'inutile est à peu près inconnu en Amérique; les plaintes n'avancent point les choses, on y mit vite un terme, afin de réparer, autant que possible, le temps perdu, cette faute qu'excuse le moins, et ce malheur que déplore le plus un Yankee. Une heure plus tard, le bureau avait repris son aspect habituel; les employés, bâtiments, étiments se frottant les yeux à la hâte, fouillant quand même leurs mémoires, se réservant les recherches et les méditations pour l'heure de la fermeture.

Que s'était-il passé? Quelques-uns se pouvaient se souvenir; ce ne fut qu'en s'aidant les uns les autres, qu'ils finirent par rétablir les faits.

Un homme s'était présenté chez eux; il s'exprimait mal en anglais, et avait, avec le type, l'arrogance du riche Mexicain.

Il réclamait ainsi que dépêche à Paris, donner de ses nouvelles à un ami en pur français. Un employé le lui rédigea complaisamment. Alors, il voulut le savoir. Tout fut convenu. L'employé lui dit qu'il n'y avait qu'à payer. Il tira de sa poche une poignée de dollars, dont quelques-uns, dans le nombre qu'accident dans la rue, et dit aux employés, en riant, avec une grimace assez comique:

—Il est pourtant que vous acceptiez quelque chose de moi.

Il tira un tabatière d'or, qui avait pour couvercle un émail remarquable. Le bijou passa de main en main; ceux qui ne voulaient point prendre de tabac en se prêtèrent l'odeur en passant, par politesse pour l'irritable et généreux Mexicain, qui se montra satisfait de cette complaisance. Puis il fit semblant de sortir. Un des hommes endormis, le dernier sans doute, affirme qu'il l'avait vu s'arrêter près de la porte de sortie, et revenir vers le guichet. Mais là s'arrêtaient les renseignements. Dans quel but cet homme avait-il tenté de gruger un narcotique à ces dix jeunes gens? Idiote plaisanterie que celle-là, et dont chacun se promit de faire punir l'auteur s'il parvenait à le retrouver. Le lendemain, à Chicago, personne n'y songeait plus. Vingt incidents avaient fait oublier celui-là.

A Paris, des rumeurs mensongères s'élevaient de la Bourse, et de là, se répandaient sur la capitale, que des bandes d'hommes en blouse et de gamins parcouraient à ce cri: A Bazille! qui avait un et docteur avec dans l'âme des patriotes clairvoyants. Les affaires étaient mortes, la baisse s'accentuait chaque jour davantage; quelques valeurs commençaient un peu mieux; les actions de la Banque, du Rio-Tinto étaient de valeur-là. Mais voilà qu'un bruit sabit se répand; il n'y a pas de démente à Bazille, dans Bazille, il a été enlevé de Chicago le confrère; cette affaire est tout simplement un vol, une escroquerie, au gnet-apens. Les pierres, apportées aux experts comme les premiers échantillons de la mine, avaient été apportées là; on s'est laissé prendre à une ruse grossière, à un canard de spéculation américaine.

Le titre, accompagné par d'autres pièces, et qui contenait preuve de la mise petite correspondance, se répétait alors aux journaux et aux revues, et détermina une panique telle, que les actions de Bazille, dont le département de Guillaume Lapointe sont envahis; on ne savait que c'est lui qui a lancé l'affaire, et l'on répète qu'il n'en a rien appris. Le plus étonné de tous, c'est lui-même cependant. Il proteste, il réclame; il donne un démenti au télégramme de Chicago, en correspondant de New York; il écrit en Joseph Rhea, en M. de Baurain; il doit aux diamants de San Fonzine. Il voudrait posséder des mines pour exploiter les mines ordinaires.

Mais la panique grandit de minute en minute; tous indistinct occulte un fait bienfait une véritable débâcle; on donne les actions à tous prix, on avait que le lendemain elles n'ont aucun plus; on ne va du moins quelques débris avec [illegible] sérieusement, avec rage.

M. de Baurain ne paraît pas. Il est plongé dans le deuil et la douleur; la mort a de nouveau frappé sa famille, la femme de son frère a succombé à la rupture d'un anévrisme; les quelques centaines de milliers francs qu'il doit mettre dans cette affaire sont pour lui choses insignifiantes. Guillaume cependant a besoin de ses conseils, la situation est assez grave pour faire oublier une indisposition; il se rend chez le gendre.

M. de Baurain le reçoit, et le jeune homme est frappé de sa pâleur, de sa tristesse, des années qui ne sont ajoutées en quelques jours sur le chef de son bienfaiteur. Il s'étonne avec raison que la chagrin de la mort d'une belle-sœur, si triste qu'elle soit, ait pu ravager ainsi cette âme forte, dont le visage est à cette heure le reflet. Au récit que lui fait Guillaume, le comte hausse simplement les épaules.

—Tous ces gens sont fous, dit-il. L'Amérique entière affirmée-elle le télégramme de Chicago, que le notaire succédait devant l'affirmation de James Stoll.

—Mais comment, demanda le journaliste, faire passer cette conviction dans l'esprit de ceux qui n'en sont fait une contrainte?

—C'est fort simple, répondit M. de Baurain avec fatigue, répondre par un défi: achetez toutes les actions.

—Mais?....

—Pourquoi pas? Tenez, Guillaume, prenez-là, ajoute le comte en ouvrant un coffre-fort, et rapportez-moi, et vous le pouvez, toutes les actions de San Fonzine. Ce sera la dot de Mathilde, et je vous réponds qu'elle voudra [illegible] le petite cousine de Joseph Rhea [illegible] ait le mérite, depuis quelque temps, n'est pas [illegible]. Allez! Guillaume, et faites ce que je vous dis. Le [illegible] de mon frère m'ennuie; je suis [illegible].

Le bienfaiteur journaliste sortit hâlé-ment de l'hôtel de Baurain; les diamants de San Fonzine dansaient devant lui et une [illegible] chlorotique, un milliard de [illegible] Mathilde lui tendait en [illegible]. Il n'aperçut peut-être en rien qui de la mine de M. de Baurain ou de son [illegible] Fonzine le [illegible]; mais [illegible] vous [illegible].

Un nouveau télégramme mit le comble à la détention des négociants de San Fonzine. Il était adressé au journal même, en réponse à une demande de renseignements. Les Chicago, [illegible] de l'affaire. Il ne restait l'autre tout simplement.

"Le gouvernement a envoyé de Chicago [illegible] de San Fonzine. Tous [illegible] Tout [illegible] ont été [illegible] de nouvelles [illegible] Les [illegible] victoires suivant [illegible] ce qui [illegible] Les [illegible] Guillaume [illegible] Fonzine."

[illegible] Guillaume [illegible] Les troupes arrivaient [illegible] Paris. Les victimes d'une spéculation [illegible] Les [illegible] Les [illegible] Guillaume [illegible] Fonzine.

L'indécent [illegible] qui pouvait [illegible] Guillaume [illegible] Fonzine [illegible] Les [illegible] Guillaume [illegible] Fonzine [illegible] Guillaume [illegible] Fonzine [illegible] Guillaume [illegible] Fonzine